

# IMAGES DE LA FEMME SENEGALAISE ACTUELLE DANS LES TRACES DE LA MEUTE DE BOUBACAR BORIS DIOP.

Kazaro TASSOU,  
Département de Lettres Modernes  
Université de Lomé.

*Maintenant, ici commence la nouvelle romance. Ici finit le roman de chevalerie. Ici, pour la première fois dans le monde, la place est faite au véritable amour. Celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme, par la sordide histoire des robes et des baisers, par la domination d'argent de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme. La femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante. Et c'est elle que je chanterai.*

ARAGON (*Les cloches de Bâle*).

## INTRODUCTION

La femme, dans l'historiographie littéraire sénégalaise, occupe une place centrale et souvent frontale, en tant que femme de lettres ou en tant que personnages de la fiction narrative. Les devanciers tels que Abdoulaye Sadj, Sembène Ousmane, Aminata Sow Fall ou encore Nafissatou Diallo, mais aussi les plus jeunes tels que Boubakar Boris Diop, ont peint la femme faisant ou subissant l'Histoire. Si nous nous arrêtons à l'œuvre romanesque de ce dernier, nous pouvons relever, sans risque de nous tromper, que la femme sénégalaise y apparaît sous divers visages. Dans *Le Temps de Tamango*, Léna à laquelle N'Dongo Thiam voue presque un culte et Nafi l'amie de Kaba Diané sont des femmes qui éblouissent leurs compagnons. Ainsi en est-il de Mame Kumba Baang, la déesse du fleuve à laquelle on doit absolument allégeance sous peine de mort violente. Dans *Les Tambours de la mémoire* trois autres femmes sénégalaises au statut à géométrie variable : Ndella Sy, l'intellectuelle scandaleuse qui s'identifie volontiers à la reine Ndatté Yalla du Waalo ou Adja Déguène, l'épouse modèle, « c'est-à-dire docile et terrorisée, assise du matin au soir sous le manguier du centre de la cour » (page 102) ou encore la reine Johanna Simentho qui lutte, armes à la main telle Jeanne d'Arc qui avait reçu mission de Dieu pour délivrer la France de l'invasion anglaise, contre la pouvoir néocolonial pour l'indépendance de son peuple du Wissombo (La Casamance ?). Nous avons le même schéma

dans les deux derniers romans de l'auteur : *Les Traces de la meute* et *Le Cavalier et son ombre*. Les trois types de femmes représentent le triangle épistémologique que nous étudierons dans *Les Traces de la meute*, car chacune d'elles soulève des questions existentielles, ontologiques, voire politico-économiques. Et il n'est pas anodin de les étudier sous prétexte qu'il y a des sujets plus importants qui forcent à la réflexion ; elles sont au début et à la fin de la problématique du développement. Elles font et défont les maisons, les dryankés, ces sortes de Madame de Maintenon de la société sénégalaise. Pour bien lire la femme dans *Les Traces de la meute*, nous allons emprunter la grille ordinaire : la femme sous le sceau de la coutume : heurs et heurts ; la femme intellectuelle : un type de femme égale de l'homme et enfin la courtisane : les célèbres dryankés ; un type de femme politique experte en relations publiques.

### 1. La femme sous le sceau de la coutume : heurs et heurts

Contrairement à l'opinion la plus répandue, la femme dite traditionnelle n'est pas aussi soumise qu'on le croit. En apparence, elle l'est. La société, dans son souci de la hiérarchisation, a attribué à chaque genre une fonction. En fait, il convient d'ajouter que la nature biologique ou physiologique surtout en impose souvent aux humains. Ainsi être femme a ses heurs mais aussi des heurts. Être homme a aussi ses avantages et ses inconvénients. La femme au foyer ne vit pas dans les mêmes condi-

tions que la péripatéticienne, et vice versa. Le roman restitue peu ou prou ces conditions que nous allons examiner maintenant dans *Les Traces de la meute*.

### 1.1. La femme au foyer

Nous allons étudier grosso modo cinq cas assez significatifs : Niakhalé, épouse d'un homme d'affaires nommé Gallo Diagne ; Dieynaba, épouse de l'agent de police véreux Déthié<sup>1</sup> ; Nafissatou Touré, épouse du repris de justice Diéry Faye ; Sokhna, épouse du terne commissaire de police El-Hadj Malick Dia ; Fatou Kiné, la pétulante et belliqueuse épouse du chétif vieux polygame Baba Sall, commerçant de son état. Dans ce microcosme nommé Dunya (qui sur le plan onomastique signifie « pays, monde, communauté, société, etc. ») le personnage-type du mal est représenté par El-Hadj Djigo. Il est Imam<sup>2</sup> et de ce fait supposé être une référence morale et religieuse. Mais, comme le dit un autre personnage, Diéry Faye, « ... il n'a jamais eu d'autre préoccupation que de se remplir la panse, de dépouiller les orphelins et de poursuivre la veuve de ses ardeurs jamais défailtantes aussitôt expédiée la Prière des morts<sup>3</sup>. » Il prend même un malin plaisir à tonner « contre les fornicateurs, les usuriers, les calomnieurs et pas mal de monde encore<sup>4</sup>. ». Cet hédonisme scandaleux dont la cible est presque toujours la femme trouve sa racine et sa justification dans l'ordre social archaïque. Selon l'universitaire maghrébin Abdelwahab Bouhdiba :

«... Retrouver le sens des choses revient en l'occurrence à s'interroger à la fois sur les fonctions assignées au sacré et au sexuel dans le cadre d'une civilisation déterminée. Et il ne s'agit pas tant de montrer que le sexuel est d'essence sacrée ou que le sacré est d'origine sexuelle que d'établir les voies et moyens selon lesquels le social profite tout à la fois de la majesté du sacré et de la puissance de la libido. L'Islam ne cherche nullement à déprécier, encore moins à nier le sexuel. Il lui confère au contraire un sens grandiose et lui donne une investiture transcendantale telle que la sexualité se trouve déculpabilisée. Prise ainsi d'emblée en charge, la sexualité devient jaillissante et joyeuse. Elle est la référence et son contenu est pleine positivité. L'existence islamique sera faite dès lors et de l'exercice de l'amour physique<sup>5</sup> ... »

Le même Bouhdiba écrit plus loin que celui qui s'engage dans la voie de l'illicite, ne saurait trouver une issue honorable. Le drame humain est plutôt celui de l'adultère, zinâ<sup>6</sup>. Aussi ne sommes-nous jamais plongés dans le tragique. Même s'il tombe sous le sens que notre Imam El-Hadj Djigo, bien qu'investi de l'autorité morale que lui confèrent son statut et sa fonction sociale, est enclin à la concupiscence souvent débridée. Seulement, dans le cas rapporté par Boubacar Boris Diop, l'Imam peut échapper à la condamnation coranique, parce que les femmes qu'il entreprend sont des veuves, car « la question du zinâ ne se pose après le veuvage<sup>7</sup> ». C'est un temps soit peu, une sorte d'amour par l'épreuve : « Cette preuve par l'amour Mahomet lui-même en fera plus d'une fois l'expérience avec Khadidja d'abord, avec Aïcha ensuite, avec la belle Zaynab<sup>8</sup> ... ». Mais là s'arrête l'absolution de ce drôle d'Imam dont la conduite abusive est plus apparentée à la luxure et à la glotonnerie qu'à la sacralisation du coït.

L'asymétrie comportementale de l'Imam El-Hadj Djigo comparativement avec le commerçant Baba Sall est assez cocasse. Voici une brève présentation des deux notables par Diéry Faye, un personnage :

«...Par une de ces anomalies sans lesquelles la vie en société ne serait peut-être pas possible, personne ne semble s'apercevoir que l'Imam El-Hadj Djigo n'est pas le plus qualifié pour nous transmettre la sublime Parole de Dieu. Il a de la prestance, une voix pure et forte, des boubous richement brodés... » (page 198).

Selon le même Diéry Faye :

« Le vieux commerçant [Baba Sall] venait de se marier avec la pétulante et belliqueuse Fatou Kiné. La jeune femme donnait bien

<sup>1</sup> Le regard de son fils Amar s'exercera sur lui comme une pression psychologique qui déclenchera en lui le sursaut qualitatif, heuristique : « ... Amar, son fils aîné, l'observait fixement. Déthié fut saisi d'épouvante en lisant dans le regard de l'enfant non pas de la haine ou une quelconque détresse mais un mépris définitif. [...] Ce face à face fut le grand tournant de son existence. Cette nuit-là, il se jura cent fois de devenir, au besoin par les moyens les plus malhonnêtes, un homme riche, respecté et honnête. » (p. 131).

<sup>2</sup> Imam : titre donné au successeur de Mahomet et à ceux d'Ali. L'Imam est le chef de prière dans une mosquée. Il est donc celui qui dirige la communauté musulmane.

<sup>3</sup> Boubacar Boris Diop : *Les Traces de la meute*, p.198

<sup>4</sup> Ibid. : p 199.

<sup>5</sup> Abdelwahab Bouhdiba : *La sexualité en Islam*, Paris, Quadrige/PUF, [1975], 1986, 320p. pp.7-8.

du souci à son commerçant de mari, le malingre et toussotant Baba Sall. Ce jour-là, elle avait ébouillanté l'une de ses trois coépouses.[...]. Les notables étaient décidés cette fois-ci à faire entendre raison à Fatou Kiné.[...]. Chacun d'eux peaufinait des phrases et cherchaient dans sa mémoire délabrée des proverbes et paroles adaptés à la circonstance. » (page 199).

Selon toute vraisemblance, Bada Sall, polygame avéré, n'a pas la prestance et la vigueur de l'Imam fornicateur. Tandis que El-Hadj Djigo soumet les femmes - les siennes et les veuves- et leur fait subir un véritable martyr, Baba Sall, lui, subit la fougue bataillieuse de sa quatrième épouse, Fatou Kiné qui terrorise aussi ses co-épouses. Par certains aspects, elle ressemble à la scandaleuse Ndella Sy des *Tambours de la mémoire*<sup>9</sup> du même auteur. Vivre en situation de polygamie n'est pas une sinécure comme le prétendent, à tort, les musulmans. A moins d'opter pour l'irresponsabilité déréistrique qui consiste en une interprétation tendancieuse du saint Coran. La polygamie dans ce cas devient un dérivatif misérabiliste qui chosifie la femme-esclave sexuelle ou faire-valoir. Le romancier franco-togolais Tchakoura Sadamba en donne la peinture dans *Femme Infidèle*<sup>10</sup>. La femme au foyer, passées les délicieuses années de sa fraîcheur, entamée par la maternité qui débouche inévitablement sur les flétrissures dues à la monotonie d'une vie de lassitude et de mimétisme, se transforme en une sorte de « poids mort ». Pour le commissaire Dia, Sokhna sa femme « avait très vite vieilli mais essayait, avec une obstination bouleversante de rester belle et désirable. » Mais « maintenant ils étaient revenus à une approche plus classique du devoir conjugal et, de toute façon, trouvaient toujours quelque prétexte pour s'en dispenser. Non, cela ne marchait plus. Seule la souffrance naissait désormais de la fusion de leurs corps. » (page 82).

Le sort de Dieynaba « l'épouse décharnée, craintive, aux seins flasques... » du policier Déthié est encore moins enviable.

Déthié « était de plus en plus excédé par la veule obstination de Dieynaba à n'être qu'une épouse docile. Voulait-elle lui faire honte de son comportement ? Il avait envie de hurler : "Meeeeerde !!!" » (page 130). Déthié a néanmoins conscience que l'état misérable de sa femme et de sa famille reflète sa

propre déchéance. Il se reconnaît « Père alcoolique et irascible, petit flic nul » (pages 130). Mais prendre conscience de ce qu'on est n'est-ce pas le premier pas vers le désir de sortir du gouffre et monter en garde ? En s'élevant, Déthié élèvera aussi Dieynaba de la médiocrité à l'excellence. Dieynaba sera ainsi la seule épouse et mère qui émergera du fond abyssal généralement dévolu à ce type de femme. Quant à Niakhalé, elle ne jouira pas de l'opulence de son mari Gallo Diagne, richissime homme d'affaires toujours absent du foyer conjugal.

L'hyménée du couple Diéry Faye-Nafissatou Touré débouchera sur la mort de la femme, bien que leur amour fût exemplaire autant qu'il peut l'être entre deux êtres. Hormis les couples ci-dessus régulièrement constitués jouissant de statut matrimonial avéré, constaté et attesté, il en existe d'autres qui sont occasionnels dictées par les impératifs sexuels du moment. Ces couples se font et se défont pour se reconstituer au gré des pulsions érotiques. Ces femmes sont souvent des péripatéticiennes ou des prostituées socialement reconnues et intégrées, parce qu'elles sont des régulatrices de la libido masculine. La plus connue d'entre elles est Fanta, la vendeuse d'akara qui fut partenaire consentante, aimée et aimante de Diéry Faye ; elle fut aussi partenaire passive du policier Déthié. Mais il en est aussi que Diantal ennoblit.

### 1.1.

#### La péripatéticienne<sup>11</sup>

La prostitution a toujours été florissante à travers toute l'histoire et à travers tous les pays. Elle a été même consacrée comme le plus vieux métier du monde. Elle peut prendre plusieurs formes et parfois déguisées. Certaines formes de polygamie sont en faite de la prostitution socialement légalisée. La

<sup>6</sup> Ibid. : p.35.

<sup>7</sup> Idem. : p.41.

<sup>8</sup> Idem. « Récapitulons rapidement la liste des femmes du Prophète Mahomet : Khadija, la première dame de l'Islam. Noble et femme d'affaires ; protectrice, maternelle et tellement aimante. Mais Aïcha aussi la rouquine ingénue ; la belle Zaynab aux atours incomparables ; Hafça, fille d'Omar le fidèle compagnon ; Um Salâm, la veuve inconsolable d'un cousin martyr ; Çafya, la belle juive ; la charmante Maymouna, belle-sœur de l'oncle Abbas tout puissant ; Khawla, l'essulée qui chercha et trouva refuge dans le harem du prophète ; Rayh'ârma, la belle captive qui hésita tant à se convertir à l'Islam et qui finalement préféra le statut de concubine non musulmane à celui d'épouse mère des croyants... Innombrable harem sacré ! » (p.32). Une dizaine de femmes !

<sup>9</sup> Boubacar Boris Diop : *les Tambours de la mémoire*, Paris Nathan, 1987, 237p., l'Harmattan, 1990

<sup>10</sup> Tchakoura Sadamba : *Femme Infidèle*, Lomé, NEA, 1998, 142p.

demande crée l'offre. Abdelwahab Bouhdiba a montré comment les relations sexuelles reposaient en islam sur une vision globale et totalisante de la chair, comment la rotation des femmes et par voie de conséquence des hommes était organisée, comment enfin les structures de la famille polygame, la procédure très simple du divorce et du remariage permettaient une satisfaction adéquate permanente, variée, renouvelée et toujours licite du désir charnel<sup>12</sup>. Vu sous l'angle de la dialectique du maître et de l'esclave une prostituée fait inévitablement des hommes qui copulent avec elle des prostitués, qu'ils soient mariés ou célibataires. Ainsi le journaliste Mansour Tall, célibataire de son état, qui change de femmes tout le temps. Ainsi tous les polygames insatiables du roman. Mais, revenons aux femmes qui ont fait de la prostitution un métier. Ainsi nous considérons le cas typique de Fanta. Nous allons analyser les relations qu'elle a eues respectivement avec Diéry Faye, Déthié et avec d'autres hommes enquête d'exutoire de leur libido.

? Fanta et Diéry Faye.

Fanta habite un bidonville de la périphérie de Dakar, Simbong. Diéry Faye sort de prison et va s'installer à Simbong.

« Diéry Faye trouva Simbong bien plus étendu qu'il ne s'y attendait. Par-dessus une clôture, il aperçut une jeune femme à moitié nue, penchée au-dessus d'un fourneau malgache. Des perles de sueur scintillaient sur ses seins fermes et droits. [...] Elle était occupée à faire frire des beignets d'akara et chaque fois qu'elle lançait la pâte blanchâtre dans la poêle elle se rejetait en arrière d'un mouvement gracieux.[...]. Je peux te dire, dès à présent qu'entre la vendeuse d'akara - elle s'appelait Fanta- et ton grand-père il y eut une très longue liaison. Ils se seraient mariés si Fanta n'avait été emportée brutalement par la méningite.[...] Fanta

faisait commerce de sa chair et Diéry Faye ne s'en émut jamais. C'était cela ou une mère encore plus noire ... » (p.117-118)

C'est par cette scène érotique que Diéry Faye et Fanta se rencontrent. Il est explicitement écrit que « Fanta faisait commerce de sa chair et Diéry Faye ne s'en émut jamais ». Fanta faisait le trottoir sous la protection attentionnée de Diéry Faye. Un narrateur, en l'occurrence Mansour Tall, peint un portrait contrasté de Fanta :

« La vérité oblige à dire que, vue de près, Fanta était plutôt nulle. Elle avait une forte musculature, des gestes brusques et le visage presque triangulaire terminé par un menton plat. »

Cette esthétisation de la laideur physique de la femme a son répondant dans la poétisation de fusion chimique des corps. Sinon, comment expliquer que « Diéry Faye fut pour elle un amant attentionné », que, à cause d'elle, Déthié fréquente très assidûment tous les soirs le "Back Sound" le bar de Tonton Do ?

- Fanta et Déthié.

Qui est Déthié ? Déthié est policier ; il est marié et père de six enfants. Il habite un quartier populaire nommé Ouagou-Niayes, mais on l'y voit beaucoup moins souvent qu'à Simbong ou dans le bar de Tonton Do. Et pour cause ; il était éperdument amoureux et donc le rival de Diéry Faye.

« Pour épater Fanta il payait sans cesse la tournée, racontait ses exploits à Guadalcanal et énumérait les ministres à qui il avait passé les menottes « du temps », disait-il d'une voix avinée, ou ils faisaient leur petit malin dans l'opposition » (p.128)

Il ne manquait aucune occasion pour éblouir Fanta et l'amener à lui céder. Il finit par arriver à ses fins.

« Une nuit, Déthié décida que son affaire était dans la poche. Il invita Fanta dans l'arrière salle. Elle le suivit sans hésiter. Eten-  
due sur le petit matelas de paille posé à même  
le sol, jambes écartées, elle s'offrit au gros

<sup>11</sup> Au sens philosophique de ce terme est synonyme d'aristotélien(ne) ou partisan de la doctrine d'Aristote.

Au sens purement littéraire (ou par allusion plaisante au sens grec péripatein « se promener ») il désigne la prostituée, femme qui racole dans la rue moyennant de l'argent.

La prostitution est le fait de « livrer son corps aux plaisirs sexuels d'autrui, pour de l'argent » (Daloz) et d'en faire métier. La prostitution peut prendre des proportions inquiétantes aux mains des proxénètes ou syndicats de criminels organisés.

<sup>12</sup> Abdelwahad Bouhdiba : Op. Cit. P.228.

tas de graisse dont la sueur lourde comme de l'huile lui inspirait un profond dégoût. [...] Elle laissa l'homme faire son affaire, les yeux rivés au plafond, bien révolue à ne pas accéder à son désir de tendresse.[...] Tout lui importait si peu. Elle semblait lasse d'elle-même, de ce qu'elle était obligée de faire pour vivre et de cette lutte sourde et féroce, chaque jour, contre les hommes. » (p.129)

L'acte sexuel met en scène une « Victime dévouée » et son bourreau « attristé », plein de regrets et qui n'en pêche pas moins, si tant est que Déthié possède une conscience capable de contrition. Mais ici encore le destin féminin coïncide avec la douleur et le masochisme. L'équivalence sexualité = douleur = mort que l'on trouve encore chez Hélène Deutsch<sup>13</sup> comme composante caractéristique de la psyché féminine se double chez Jules Michelet de l'équation sexualité féminine = folie = sadisme. La fonction sexuelle est trouble, dégradante, elle obscurcit l'homme le plus civilisé, lorsque « rugit » en lui « la férocité du désir ». Mais la femme, elle aussi, est en passe de devenir une « furie » au moment de l'œstrus. Michelet élabore ainsi une politique du manège, de l'entropie sexuelle. La femme a le choix entre le rôle de goule ou d'administratrice parcimonieuse des plaisirs interdits<sup>14</sup>.

Faible résistance dans une résignation pathétique face au pouvoir de l'argent et des hommes qui la manipulent à leur guise, la femme est livrée à toutes les humiliations et à toutes les vilenies. Si l'on remonte un peu plus dans l'histoire de la littérature africaine, c'est, on s'en doute, Joseph Owono qui s'est le plus intéressé à la condition féminine. Dans son roman *Tante Bella, Roman d'Aujourd'hui et de Demain*<sup>15</sup> il consacre le second volet à la description des avatars de la vie de l'héroïne éponyme. La tradition ne lui reconnaît que le devoir de subir son sort de marchandise, vendue, échangée, donnée en gage et partout maltraitée si elle n'est pas persécutée par pur sadisme. Mais on lit aussi dans *L'Harmattan*<sup>16</sup> de Ousmane Sembène que le catéchiste polygame - un péché pour un chrétien - Koeboghi martyrise ses femmes. Mongo Beti a donné ce titre très fort à un de ses romans *Perpétue et l'habitude du malheur* pour souligner la relation entre le malheur de la jeune femme et celui de l'Afrique, « l'autre Perpétue, celle qui, ayant toujours été, serait de même éternellement<sup>17</sup> ». Parallélisme symétrique qui montre tout le tragique de la situation. Mais si la vie

de Fanta, banale en soi, reflète les malheurs des filles de sa profession, il n'en est pas toujours ainsi des prostituées qui fréquentent le fameux gentleman Diantal. Cela ne signifie nullement que celles-ci, hors la délicate attention et la dilection si pénétrante et si pure dont cet homme les comblait, ne sont pas logées à la même enseigne que Fanta. Avec lui elles passent cependant des moments agréables :

« Faute de mieux, on l'avait surnommé Diantal, qui était une déformation de "gentleman". La seule chose qu'on pouvait affirmer avec une petite chance de ne pas se tromper, c'était qu'il raffolait des putes du "Black Sound" et que celles-ci le lui rendaient bien. Diantal les emmenait dans son deux-pièces, tout proche, de Niayès-Tioker et les traitait comme de véritables amantes. Il leurs préparait lui-même un steak ou des œufs brouillés et couvrait ensuite leurs corps nus de ceintures de perles parfumées, les maquillait longuement et leur passait autour du cou des bijoux en or, en leur murmurant des poèmes, tout cela avec une grande délicatesse. Elles disaient à qui voulait les entendre que pour Diantal l'amour était un rite complexe et une célébration solennelle... »(p.159).

Toutes proportions gardées, nous pouvons rapprocher la technique érotique de Diantal de celle décrite dans le roman chinois *Jéou-P'ou-T'ouan ou la chair*.

Comme tapis de prière<sup>18</sup>. Nous lisons dans la « Note sur *Jéou-P'ou-T'ouan* et son auteur » :

« Il semble que le plaisir de Wei-yang-cheng ne soit pas sa propre jouissance mais celle de ses comparses et il subit même, pour être plus capable, une pénible opération pratiquée par un magicien. La technique érotique chinoise paraît donc centrée sur la jouissance qu'on donne plus que sur la sienne propre<sup>19</sup>. »

<sup>13</sup> Hélène Deutsch : *La psychologie des femmes*, Paris, P.U.F., 1973

<sup>14</sup> Jules Michelet : *La femme*, Paris, Flammarion, 1981

<sup>15</sup> Joseph Owono : *Tante Bella, Roman d'Aujourd'hui et de Demain*, Yaoundé, Librairie « Au Messager » 1959, 292p

<sup>16</sup> Ousmane Sembène : *L'harmattan I*, référendum, Paris, Présence Africaine, 1964, 292p.

<sup>17</sup> Mongo Beti : *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Buchet - chastelet, 1974, 303p. p.87.

<sup>18</sup> Li-yu : *Jeou-P'ou-T'ouan ou la chair comme tapis de prière*, trad. fr. par Pierre Klossowski, Préface de René Etiemble, Paris, Société Nouvelle des Editions Jean Jacques Pauvert, 10/18, [1962], 1974, ISBN 2-264-0264-02131-4, 317p.

<sup>19</sup> Ibid., p.306.

L'extase spirituelle et l'extase charnelle forment un tout. Retenons, pour clore ce chapitre, avec A. Bouhdiba que la prostituée est une « femme hors la loi », elle est atypique. Mais précisément en tant que telle correspond à un type social déterminé. Dans l'organisation sociale traditionnelle elle est l'exutoire, la soupape de sûreté. Aussi est-elle para-institutionnalisée toujours, légitimée très souvent, légalisée parfois.

« La prostituée a un rôle précis, une fonction bien délimitée dans la cité musulmane. Elle canalise le vice et en le rendant statutaire cherche à le circonscrire. La tolérance de fait à l'égard de la prostitution relève d'une dialectique du normal et du pathologie<sup>20</sup> ».

La femme est ici considérée à la fois comme un adjuvant ou un auxiliaire sexuel et un bouc-émissaire réceptacle des vices de la société.

De la phallogocratie triomphante à la mystique de la femme intellectuelle émancipée ou moderne, surtout citadine, il y a un fossé que des romanciers ont tenté de combler. Nous ne citerons en exemple que deux personnages-types de la femme nouvelle ou des temps modernes : Rama de *Xala*<sup>21</sup> de Ousmane Sembène et Wali de *La nouvelle romance*<sup>22</sup> d'Henri Lopes. Rama est une étudiante aux idées avancées ; elle milite, manifeste, se rebelle. Son activisme et son agressivité l'opposent à sa mère résignée qu'elle chérit. Son père est l'ennemi à abattre. Elle se définit comme « une musulmane moderne » et heurte de front la tradition et la religion. Dans son roman Lopes reprend et enrichit le personnage Mbâ de sa nouvelle. « La fuite de la main habile » par le biais de celui d'Awa qui joue au début le rôle de mentor auprès de Wali. La grande leçon est, chez ces femmes modernes, l'affranchissement de la tutelle masculine.

« Il s'agit, pour ces personnages, de rompre avec une tradition négative qui maintient pour la femme un idéal de vie fait d'effacement et de servitude. [...] Ces romanciers s'accordent pour voir dans l'éducation, l'acquisition d'un métier, la voie la plus sûre de l'émancipation des femmes. Insensiblement, le problème féminin cesse ainsi de ressortir au conflit des générations pour n'être plus que le pendant d'un mouvement de libéra-

tion plus vaste, celui de l'Afrique. C'est ce qui légitime l'émergence d'un troisième type de femme dans le développement du féminisme littéraire<sup>23</sup>... »

Et c'est justement ce type de femme que Boubacar Boris Diop inscrit dans ces romans : Ndella Sy dans *Les Tambours de la mémoire*, Khadidja dans *Le Cavalier et son ombre* et Ndèye Raki Mbengue dans *Les Traces de la mémoire*.

## 2. La femme intellectuelle ou des temps modernes

Comme nous l'avons annoncé plus haut, sous cette rubrique nous nous intéresserons uniquement au personnage Ndèye Raki Mbengue que nous nommerons, comme Mansour Tall, Raki. Voici comment elle est présentée par Mansour Tall.

« Comme c'est étrange, **Raki a les yeux bridés, le visage plein, lisse et allongé des Asiatiques.** [...] Raki aura exactement vingt trois ans le mois prochain. Elle est la petite fille de Diéry Faye<sup>24</sup> » (p.93)

La filiation remonte à Nafissatou Touré sa grand-mère et sa mère s'appelle<sup>25</sup> Mbayang, nom qui était celui de la mère de Diéry Faye. Son portrait spirituel et intellectuel est encore plus saisissant que sa morphologie de type asiatique plutôt atypique :

« Raki a depuis sa tendre enfance, **une intelligence peu commune, Elle sait lire à travers les êtres et percevoir, avec une sûreté presque monstrueuse, les situations les plus complexes.** A neuf ou dix ans déjà **son univers intérieur semblait d'une richesse inouïe.** Plusieurs fois je l'ai surprise absorbée dans la prière avec une gravité qui m'a toujours causé une grande frayeur. Debout derrière elle à épier par une discrète ouverture du rideau je m'émerveillais de ce face à face entre Dieu et une enfant. Je pensais, ébloui : le tendre regard de Dieu sur une enfant. L'irrationalité même de la situation étais pour moi un signe manifeste, irréfutable de la puissance du divin<sup>25</sup>. » (p.95).

Intelligence de surdouée et dons supranormaux caractérisent Raki dès sa tendre adolescence. Cela

fait dire par le narrateur Mansour Tall au lecteur que l'irrationalité même de la situation de Raki contemplant Dieu était pour lui un signe manifeste, irréfutable de la puissance du divin. Raki est dans la posture d'une orante en chair et en os. Comment la sublime beauté physique de Raki, et comment la sublime beauté intérieure de celle dont le pur regard contemple le monde invisible, pouvaient-elles passer inaperçus de son entourage ? Nous avons tous fait plus ou moins l'expérience d'une grande communion d'âme avec un être aimé ou encore avec un auteur spirituel qui semble dire tout ce que nous pensons de profond et que nous ne savons formuler. Ajouter quelque chose à cette parole serait l'altérer, seul le silence dans l'adhésion du cœur et de l'âme intensifie cette parole. Tout l'agir de Raki est lié à la parole divine. C'est le silence qui accompagne les plus grandes oblations. C'est le ravissement qui établit une ineffable circulation d'amour que Paa'Mansour et la mère de Raki perçoivent. Ici, cette jeune femme sénégalaise semble démentir certains préjugés tenaces même provenant des femmes. Qu'un certain sénateur français du Doubs, Henriot, ait pu écrire en 1979 que « plutôt que d'envoyer les femmes au travail, mieux vaut les envoyer au lit » pour encourager la natalité et réduire le chômage des hommes, cela peut se concevoir en dépit de l'archaïsme avéré d'une telle pensée. Mais lorsque le jugement vient d'une femme, le lecteur y perd son latin, à moins que cela soit une antiphrase. Hélène Deutsch que nous avons citée plus haut soutient que l'intellectnalité de la femme est conditionnée, dans une large mesure, par la perte de belles qualités féminines : elle suce la sève de la vie affective et aboutit à un appauvrissement de cette vie soit dans sa totalité soit dans ses qualités émotives spécifiques. La femme intellectuelle n'est pas Autonoë, la Sage, qui tire sa sagesse des sources profondes, de l'intuition, cette intuition dont Dieu dota la femme féminine ; tout ce qui touche à la recherche et à la connaissance, toutes les sources d'aspirations culturelles humaines qui exigent une méthode strictement objective, sont, sauf de bien rares exceptions, le domaine de l'intellect humain, de la puissance spirituelle de l'homme, de cette puissance avec laquelle la femme peut rarement rivaliser. Tout ce que l'on observe confirme ce fait que la femme intellectuelle est virilisée ; la connaissance vivante a fait place chez elle à une ratiocination froide et stérile. Nous savons que Raki a un fiancé, David, et qu'elle est désirable puisque « le docteur Thiam lui-même [lui] fait du charme ». Raki, au lieu de subir le sort com-

mun de la femme africaine ou d'en être la contemporaine, s'élève au-dessus de la « multitude vile » par la qualité de la recherche qu'elle entreprend pour mieux comprendre, analyser et expliquer l'« Affaire Kaïré » à laquelle son grand-père Diéry Faye était très étroitement mêlé. Elle lit et étudie méthodiquement le rapport du commissaire Dia, pose des questions à Mansour Tall, dont l'équivalent hypocoristique est Paa'Mansour - ce dernier a été le condisciple de la victime Kaïré et l'ami du victimaire Diéry Faye -, fait des recoupements, recueille les moindres traces indiciaires et minutieusement travaille au rétablissement de la vérité. L'épistémologie, la logique et la dialectique sont manifestes dans son travail de mémoire<sup>26</sup> qui s'inscrit lui-même dans une question plus vaste de devoir de mémoire<sup>27</sup>. De ce fait Raki est, plus qu'une femme intellectuelle des temps modernes et actuels, une anticipation de la femme africaine de demain. Avec elle commence l'âge d'or de la femme totalement épanouie en harmonie avec son milieu. Tout comme le « trio de jeunes avocats téméraires » qui défendirent jadis son grand-père Diéry Faye et accusèrent de tyranniques notables obtus le Conseil des Anciens de Dunya dont le sinistre Yatma Ndoye, Raki était pugnace dans sa quête de la vérité. C'est la raison fondamentale de son attachement si fort à celui qu'elle appelle Paa'Mansour et qui l'initie à la sociologie de la connaissance par des exemples suivants :

Sur le tard et peut-être sans en avoir une claire conscience, Paa' Mansour a pris sa revanche en misant sur la seule épaisseur du réel et en traitant par la dérision ses nombreux rendez-vous manqués avec la fiction, avec son propre imaginaire. Paa' Mansour a fait mieux : me raconter l'histoire douloureuse de Kaïré et de Diéry Faye, et, au gré des traces de la meute, hasardeuses empreintes de sang sur le sable, me raconter aussi des histoires. [ ... ]

J'ai envie de dire comme mon grand-père Diéry Faye : « Le temps passe mais les temps ne changent pas. « [ ... ] **Ils avaient leurs fantoches qui tendaient la main aux dirigeants des pays riches** en disant : « Aidez-nous à survivre, mais attention nous avons notre fierté, soyez gentils de ne pas nous mépriser! »<sup>28</sup>

Elle associe, dans son appréhension de la situation

socio-politique de son pays et partant de l'Afrique, satire et humour caustique. Elle brocarde ces hommes politiques qu'elle qualifie d'« une tragique insignifiance ». Nous pouvons ajouter à cette tragique insignifiance des dirigeants africains et de ceux qui aspirent à prendre leurs places, leur incurie et leur veulerie proverbiales, ainsi que leur incapacité notoire à planifier le développement humain durable. Le Président de la République du Sénégal fictif, Idrissa Dieng, plaide l'irresponsabilité politique de son gouvernement qui montre et démonte le tragique de la situation.

“Mon gouvernement n'est pas responsable des morts de Fallel, de Belenti et Dianari.” Il a soigneusement évité d'utiliser l'expression maudite “déchets toxiques” mais personne ne s'y est trompé.[...] Il faut dire que les journaux ne sont pas avarés de descriptions apocalyptiques, ils parlent d'enfants risquant de naître avec des malformations, de disparition totale des forêts et de choses de ce genre.<sup>29</sup>

Ici, le réel le dispute à la fiction romanesque, car Tchernobyl (avril 1986), mais aussi Hiroshima (6 août 1945) et Nagasaki (9 août 1945) au Japon et Bhopâl (décembre 1984) en Inde donnant des illustrations tragiques des effets des gaz toxiques sur la santé des populations. Contre une risible obole qui obère les finances et l'économie de nos pays, nos hommes politiques maudits acceptent de polluer de déchets toxiques mortifères les sols et l'air d'Afrique. C'est ainsi que Raki dit que «Le Président Dieng ne vaut pas mieux que Baay Gallaay et en plus il a infiniment moins de panache car **ce dernier savait au moins faire rire son peuple aux larmes**. Le président Dieng est un crétin. Tout le monde le sait mais personne ne peut rien faire, voilà notre problème.<sup>30</sup>» Le Président Dieng est le prototype même des dirigeants africains démagogues, sans programme, sans organisation soumis ou plutôt assujettis à une certaine hétéronomie de la volonté, au sens kantien de l'expression.

Mais si Raki, intellectuelle des temps modernes et à venir, s'engage avec une lucidité toute scientifique dans la lutte politique pour le développement dans tous les domaines de l'Afrique, les fameuses

dryankés s'inscrivent à leur manière sur l'échiquier socio-politique du pays.

### 3. La courtisane sénégalaise : les célèbres dryankés sont-elles des égéries ou des hétaires ?

Abraham et Isaac furent sauvés, comme nous pouvons le lire dans le livre de la Genèse, par la beauté de leur femme. Ils se firent de cette beauté une sorte de bouclier en même temps que trop de beauté, de distinction les effrayait. Plusieurs fois les femmes de la Bible sauvèrent le peuple d'une extermination partielle ou totale. Plus qu'un destin national, le salut du monde fut remis à chacune de ces femmes dont l'arme principale fut la beauté. On criera encore au mépris de la femme présentée comme la femme fatale c'est-à-dire celle qui fait tomber, il faut voir plus loin et relever dans les textes que la Bible ne considère la beauté extérieure seule que comme une tare, « un anneau d'or au groin d'un pourceau, une femme belle mais dépourvue de sens ! » (Pr. 11, 22). On est loin du : sois belle et tais-toi, du machinisme moderne. La mission salvatrice de ces femmes implique une certaine connivence avec le divin et l'infusion de grâces spéciales ; elles sont autant d'annonces de la Femme par qui le salut et le bonheur arrivent<sup>31</sup>. Une dryanké peut être comparée à l'Esther de la Bible qui fut bonne pour Mardochee mais amère pour Aman. Dans le roman l'histoire des dryankés occupe environ deux pages mais cet espace apparemment congru convoque un développement qui remonte le cours du temps et une polémique qui peut enflammer les foules et déchaîner des passions parfois incontrôlables. Elles sont sujettes de controverses et de joutes oratoires qui peuvent déboucher sur les violences physiques. La discussion sur les dryankés soulève trois thématiques corrélées : l'économie, le social et la politique. Quatre types de personnages animent la discussion, chacun selon son tempérament et son point de vue. Christian Ehouhé, l'Ivoirien, est le patron du journal *Le Progrès*<sup>32</sup> auquel collaborent Mansour Tall et Zale. Le premier est plutôt plein d'humour ; le second joue le rôle de médiateur tandis que le troisième, le plus exalté et ardent défenseur des dryankés contre Idrissa Dieng leur pourfendeur acharné. Mais qui sont ces dryankés qui suscitent tant d'intérêt auprès de ces intellectuels africains ? Sont-elles des hétaires (prostituées d'un rang social élevé) ou des égéries (conseillères, inspiratrices d'un homme politique, d'un artiste) ? De cette discussion jaillira la

lumière. A priori le lecteur s'aperçoit aisément qu'une dryanké joue cette double fonction socio-politique.

A en croire Zale, les dryankés font partie intégrante de l'Histoire du Sénégal. De ce fait, il « trouvait totalement injustifiée la prétention de Christian à en Savoir plus que lui sur les dryankés. Les dryankés, c'était une affaire strictement nationale, la fierté de tout un peuple et l'Ivoirien n'avait pas à la ramener avec ses statistiques et autres considérations anthropologiques fumeuses [ ... ]. Des bonnes femmes aussi femmes que les dryankés, il n'en existe nulle part ailleurs sur cette terre<sup>33</sup> ! » Cette prétention exclusivisme, ce chauvinisme de Zale n'a d'égale que les calculs ridicules de Idrissa Dieng que l'Ivoirien résume en un ironique dithyrambe :

« Christian qui s'était enfermé depuis l'arrivée de Mansour Tall dans un

silence goguenard se tourna vers lui :

- Tu crois vraiment qu'il suffit de taillader la croupe des dryankés pour résoudre les problèmes économiques ?<sup>34</sup> »

Selon Idrissa Dieng, très brillant cadre frais émoulu des universités occidentales, les dryankés ont une part de responsabilité dans la pauvreté des populations du Sénégal.

« A en croire Idrissa Dieng, leur volume charnel peu raisonnable et leur goût du luxe et de la bonne chère constituaient de sérieux obstacles à la prospérité économique de la Nation. Il ne leur contestait ni le raffinement ni un indubitable sens esthétique mais les chiffres étaient là, précis et terrifiants : avec les 70% de ce que dépensait une seule dryanké par an on pouvait, pendant la même période, nourrir, loger, vêtir et éduquer 6,3 enfants. Pour une société civilisée, le choix n'était pas douteux. Idrissa Dieng fit un parallèle entre la maigreur des jeunes femmes nipponnes et la puissance industrielle du Japon. Il indiqua aussi qu'en prenant à bras le corps la question dryanké on arriverait aisément à relever " le taux de moralité nationale " et à réduire les détournements de deniers publics, puisque chacun le savait, l'argent volé à l'Etat se convertissait non en investissements générateurs d'emplois mais en câlineries, râles de jouissance et autres cris obscènes dans des boudoirs que, d'ailleurs, il serait judicieux de transformer, vu leur nombre considérable, en logements sociaux.<sup>35</sup> »

Comparaison n'est pas raison, dit René Etiemble. Mais ici les élucubrations de Idrissa Dieng – qui deviendra d'ailleurs plus tard un Président de la République, clone de tous ses pairs africains plus occupés dans les alcôves que sur le terrain de la planification pour le développement humain durable de leur peuple – ont le mérite d'établir que l'art de gouverner en Afrique confine à la quadrature du cercle. La jactance d'Idrissa Dieng cache mal le narcissisme béat propre à une classe politique africaine de cols blancs qui croit mordicus qu'il suffit d'être un intellectuel de haut rang pour être le meilleur Président de la République. C'est Mansour Tall qui

<sup>20</sup> Abdelwahab Bouhdiba : Op. Cit. p.236.

<sup>21</sup> Sembène Ousmane : *Xala*, Paris, Présence Africaine, 1973, 171p.

<sup>22</sup> Henri Lopes : *La nouvelle romance*, Yaoundé, CLE, 1976, 194p.

<sup>23</sup> Mohamadou Kane : *Roman africain et traditions*, Dakar, NEA, 1982, 519p, p.417

<sup>24</sup> Nous soulignons.

<sup>25</sup> Nous soulignons pour faire ressortir les qualités intellectuelles exceptionnelles de la jeune femme qui n'était alors qu'une enfant.

<sup>26</sup> Travail de mémoire : nous dirons que c'est « l'effort de rappel [ qui ] consiste une représentation schématique dont les éléments s'entreprennent en une représentation imaginée dont les parties se juxtaposent ». C'est en cela que l'effort de rappel constitue un cas d'effort intellectuel et s'apparente à l'effort d'intellection.

<sup>27</sup> Le devoir de mémoire consiste pour l'essentiel en devoir de ne pas oublier. Ainsi, une bonne part de la recherche du passé est-elle placée à l'enseigne de la tâche de ne pas oublier.

**Nota Bene** : Pour approfondir les deux concepts corrélés au « macroconcept » de mémoire, on peut consulter : Paul Ricœur : *La Mémoire, L'histoire, L'Oubli*, Paris, Seuil, Coll. L'ordre Philosophique, 2000, 686p, p.36-37.

Henri Bergson : *Matières et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit* (1896), in *Œuvres*, introduction de Henri Gouhier, textes annotés par A. Robinet, édition du centenaire, Paris, PUF, 1963, P.225-235.

<sup>28</sup> Boubacar Boris Diop : *Les Traces de la meute*, p.265. Nous soulignons.

<sup>29</sup> Idem.

<sup>30</sup> Ibidem, p. 267. Baay Gallaay est un personnage de la fable que Katri raconte aux jeunes adolescents de " Bambaata Boys ". Voir « Fragments de la fable », pp. 219-235 du roman. Nous soulignons. A la page 12, nous lisons par ailleurs : « Baay Gallaay était un quinquagénaire maigrichon et farfelu, amateur de bonne chère et à l'occasion voleur à la tire ou Guide Eclairé de la Nation. Hâbleur, fanfaron, ce tyran domestique finissait toujours par se faire rosser par l'une de ses quatre épouses ; il n'était téméraire qu'après s'être assuré qu'il n'y avait plus de danger mais ne faisait pas tant de manière pour braver le ridicule chaque fois qu'il pouvait y trouver son compte... »

<sup>31</sup> Ephraïm : *Marie intime. Elevations sur le nom de Marie*, Paris, Editions des Béatitudes, 2<sup>ème</sup> édition, 1991, 191p, pp. 34-35. lire aussi *Le Cantique*.

<sup>32</sup> **Nota Bene** : Dans *Les Traces de la meute*, une place importante est faite aux médias dont les journaux *L'Indépendant*, *Libération* (français), *Le Cafard libéré*, *Le Matin d'Afrique*, *Le Soleil*. La référence à la presse comme un soutien aux Droits de l'Homme et à la démocratie est récurrente dans toute la production romanesque de Boubacar Boris Diop. Rappelons que l'auteur est lui-même journaliste.

fait apparaître la dimension d'égérie des dryankés. Parlant à Idrissa Dieng dont il pressentait l'aspiration irrésistible à la magistrature suprême de l'Etat, il lui dit : « Un conseil de grand frère, petit : si tu touches aux dryankés je ne marche plus avec toi et, crois-moi, je ne serai pas le seul ! Aucune grande carrière politique n'est possible sans les bonnes femmes, pigé ? Idrissa Dieng fit oui de la tête.<sup>36</sup> » Idrissa Dieng en retiendra la leçon et même en tirera profit pour atteindre la magistrature suprême.

Ici un parallélisme symétrique, à titre comparatif, peut bien s'établir entre les dryankés, considérées par les Sénégalais comme détenant un pouvoir salvateur, et les femmes de la Bible citées ci-dessus. Leur vertu callipyge ajoute à leur don d'intercession quelque chose de divin qui les place au-dessus du commun des femmes et les rend indispensables et nécessaires. Aphrodite (ou Venus) n'était-elle pas une déesse ?

Au total, Boubacar Boris Diop fait à la femme une place exceptionnelle dans ses romans. Ici nous n'avons parlé que de quelques femmes, chacune ayant une qualité sociale pour la régulation des relations humaines et du mieux vivre ensemble. Nous n'avons pas étudié le cas de la femme écrivain-conteur (Khadidja dans *Le Cavalier et son ombre*), de la femme messianique rompue en l'art de la polémologie ou la science de la guerre (Johanna Simentho dans *Les Tambours de la mémoire*). Le lecteur attentif s'apercevra que Diop assigne à la Femme noire une mission de rédemption de l'Afrique. Jules Michelet a pu écrire que la femme est une religion, un ange de paix et de civilisation et, citant Isis, Osiris et Horus il dit que la femme d'Afrique est comme dieu de bonté. Selon lui cette femme, par la force de la douleur et du désir, rend la vie à l'âme aimée, ressuscite son dieu et le monde. Nous pouvons ajouter avec le poète que sans la femme, l'homme serait moins brave. Et nous convions le lecteur à lire tout Paulo Coelho qui a revisité la Bible et restitué à l'image de la femme toute la parure divine en elle. Il écrit dans son roman *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré* (*Na margem do rio Piedra eu sentei e chorei* en est le titre original en brésilien) que « l'une des faces de Dieu est la face d'une femme » (p. 92). En somme, Dieu est masculin-féminin ou féminin-masculin. La femme – Déesse, la Vierge Marie, la Shechinah du judaïsme, la Grande Mère, Isis, Sophia, esclave et maîtresse – a été oubliée, interdite, tra-

vestie, mais son culte s'est maintenu de millénaire en millénaire, pour parvenir jusqu'à nous.

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

### 1. ROMANS

1.1. ANANOU, David, 1971. *Le Fils du Fétiche*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 2<sup>e</sup> éd., 217 p.

1.2. ATWOOD, Margaret, 1993. *La Voleuse d'hommes*, trad. française de Anne Rabinovitch, Paris, R. Laffont, 601p

1.3. BADIAN, Seydou, 1958, 1963, 1972. *Sous l'orage* (Kany), Paris, Présence Africaine, 183 p.

1.4. ...., 1976. *Le Sang des masques*, Paris, R. Laffont, 251p.

1.5. ...., 1977. *Noces sacrées*, Paris, Présence Africaine, 150 p.

1.6. BEBEY, Francis, 1968. *Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, Clé, 208p.

1.7. BEN JELLOUN, Tahar, 1987. : *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 191p.

1.8. ...., 1991. *Les yeux baissés*, Paris, Seuil, 298 p.

1.9. ...., 1997. *La Nuit de l'erreur*, Paris, Seuil, 317p.

1.6. BETI, Mongo, 1974, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Buchet-Chastel, 303p.

1.7. BOUDJEDRA, Rachid, 1970. *La répudiation*, Paris, Denoël, 293p.

1.8. CAMARA, Laye, 1970. *L'Enfant noir*, Paris, Plon : [1953], 190p.

1.9. ...., 1975. *Le regard du Roi*,

<sup>33</sup> *Les Traces de la meute*, p.74. Soulignés dans le texte.

<sup>34</sup> Ibidem. Souligné dans le texte.

<sup>35</sup> Ibid., pp. 74-75

<sup>36</sup> Idem

Paris, [Plon, 1954], Presses Pocket, 252p.

**1.10. CIXOUS, Hélène, 1969.** *Dedans*, Paris, Grasset,.

**1.11. COUCHORO, Félix, 1963.** *L'héritage cette peste ou Les Secrets d'Eléonore*, Lomé, Editogo, 160p.

**1.12. DIOP, Boubacar Boris, 1981.** *Le Temps Tamango*, Paris, L'Harmattan, 143p.

**1.13. ...., 1987.** *Les Tambours de la mémoire*, Paris, Nathan, 237p.

**1.14. ...., 1993.** *Les Traces de la meute*, Paris, L'harmattan, 269p.

**1.15. ...., 1997.** *Le Cavalier et son ombre*, Paris, Stock, 297p.

**1.16. DOGBE, Yves-Emmanuel, 1995.** *Le Miroir*, Lomé, Akpagnon, 181p.

**1.17. DOOH-BUNNA, Lydie, 1977.** *La brise du jour*, Yaoundé, Clé, 350p

**1.18. ETOUNDI-M'BALLA, Patrice, 1978.** *Lettre ouverte à sœur Marie-Pierre*, Yaoundé, Clé, 169p.

**1.19. FERAOUN, Mouloud, 1951.** *Le désaccord* (nouvelle), in *Soleil*, n°6, p. 36 à 58

**1.20. FLAUBERT, Gustave, 1972.** *Madame Bovary*, Paris, [Ed. Michel Lévy, 1857], Librairie Générale Française, 522p.

**1.21. HAZOUME, Paul, 1963.** *Doguimici*, Paris, Ed. Larose, Préface de G. Hardy, 378p.

**1.22. KANE, Cheikh Hamidou, 1961.** *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 209p.

**1.23. LACLOS, Choderlos de, 1972.** *Liaisons dangereuses*, Paris, [Chez Durand Neveu, 1782], Gallimard – Folio, 505p.

**1.24. LIYU, 1979.** *Jéou-P'ou-T'ouan ou La chair comme tapis de prière*, Paris, 10/18, Trad. française de Pierre Klossowski, Pré-

sence de René Etiemble, [1962], 317p.

**1.25. LOPES, Henri, 1976.** *La nouvelle romance*, Yaoundé, Clé, 194p.

**1.26. ...., 1982.** *Le Pleurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 315p.

**1.27. LOTI, Pierre, 1976.** *Le Roman d'un Spahi*, Paris, Calmann-Lévy éditeurs, Coll. Le Zodiaque, 333p.

**1.28. ...., 1966.** *Les désenchantées*, Paris, Calmann-Lévy, nouv. Ed. 383p.

**1.29. MBOCK, Charly-Gabriel, 1982.** *La croix du cœur*, Yaoundé, Clé, 228p.

**1.30. MERIMEE, Prosper, 1993.** *Carmen*, Paris, [1845], Bookking International, Classiques français, 381p.

**1.31. MIMOUNI, Rachid, 1991.** *Une peine à vivre*, Paris, Stock.

**1.32. MABOKOV, Vladimir, 1997.** *Lolita*, Paris, traduction française de E. H. Kahane, Gallimard, 1959], Folio [1977], 1997, 505p.

**1.33. SADJI, Abdoulaye, 1972.** *Maimouna*, Paris, Présence Africaine, [1958], 252p.

**1.34. SAND George, 1962.** *François le Champi*, Paris Garnier.

**1.35. SEMBENE, Ousmane, 1973.** *Xala*, Paris, Présence Africaine, 171p.

**1.36. TCHAKOURA, Sadamba, 1988.** *Femme Infidèle*, Lomé, NEA, 142p.

**1.37. WOLINSKI, Maryse, 1992.** *La Femme qui aimait les hommes*, Paris, A. Michel, 153p.

**1.38. ZOLA, Emile, 1995.** *Nana*, Paris, [1880], Grands textes classiques, 411p.

2. OUVRAGES DE REFERENCE

- 2.1. ALBERONI, (F.) 1994. *L'érotisme*, Paris, Ramsay, [ 1987],
- 2.2. ALLENDY, (R.) et (Y), 1932. *Capitalisation et sexualité*, Paris, Denoël, 288p.
- 2.3. BARTHES, (R.) 1973. *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, Coll. Points,
- 2.4. BOUHDIBA, A. 1986. *La sexualité en Islam*, Paris, Quadriga-PUF., [ 1975], 4<sup>e</sup> éd., 320p.
- 2.5. BOULLET, J. 1961. *Symbolisme sexuel*, Paris, J.-J. Pauvert, 240p.
- 2.6. BRUCKNER, Pascal et FINKIELKRAUT, Alain, 1997. *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil, [ 1977], 1997, 382p.
- 2.7. CORNATON, (M.), 1990. *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan.
- 2.8. DEUTSCH, Hélène, 1973. *La Psychologie des femmes*, Paris, PUF.
- 2.9. DIDIER, (B.) *L'écriture-femme*, Paris, PUF, coll. Ecriture, 1<sup>re</sup> éd. 1981, 2<sup>e</sup> éd. 1991, 288p.
- 2.10. DURRY, (M.-J.) 1962. *Mme de la Fayette*, Paris, Mercure de France.
- 2.11. EPHRAÏM, 1991. *Marie intime*, Paris, Editions des Béatitudes, 191p.
- 2.12. FAUCHERY, P, 1972. *La destinée féminine dans le roman européen du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin.
- 2.13. FERENCZI, (S.), 1956. *Thalassa*, Paris, Payot, 192p.
- 2.14. FLORENNE, (Y.), 1982. *Ouvertures. Eros et les clefs de la liberté*, Paris, PUF.
- 2.15. GRAHAM-COLE, (W.), 1959. *Sex and Love in the Bible*, Londres.
- 2.16. GREEN, (A.), 1992. *Un oeil en trop*, Paris, Minuit, coll. « Critique », [ 1969], 288p.
- 2.17. HANRY, (P.), 1970. *Erotisme africain*, Paris, Payot, 201p.
- 2.18. HARRIS, (E.), 1973. *L'approfondissement de la sensualité dans l'œuvre romanesque de Colette*, Paris, Nizet.
- 2.19. HAVEL, (J. – E.), 1961. *La condition de la femme*, Paris, A. Colin, 219p.
- 2.20. HOFFMANN, (P.), 1977. *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys.
- 2.21. IRIGARAY, (L.), 1990. *Je. Tu. Nous. Pour une culture de la différence*, Paris, Grasset et Flasquelle.
- 2.22. JEANNIERE, (A.), 1964. *Anthropologie sexuelle*, Paris, Autier, 206p.
- 2.23. KANE, M. 1982. *Roman africain et tradition*, Dakar, NEA, 519p.
- 2.24. MALINOWSKI, (B.), 1967. *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot, 239p.
- 2.25. MARCUSE, (H.), 1963. *Eros et civilisation*, Paris, Minuit.
- 2.26. MASRY, (Y.EI), 1962. *Le drame sexuel de la femme dans l'Orient arabe*, Paris, Laffont, 220p.
- 2.27. MEAD, (M.), 1966. *L'un et l'autre sexe*, Paris, Gonthier, 351p.
- 2.28. MICHELET, (J.) 1981. *La Femme*, Paris, Flammarion, 366p.
- 2.29. NIGREN, (A.), 1944. *Eros et Agapé*, Paris, Aubier, 285p.
- 2.30. OMOLO, (J.-P.), 1990. *Sexe et société en Afrique noire : L'anthropologie sexuelle :*

*essai analytique, critique et comparatif*, Paris, L'Harmattan, 245p.

**2.31. OUELLET MICHALSKA, (M.), 1981. :** *L'échappée des discours de l'œil*, Québec, Nouvelle Optique.

**2.32. PESLE, (O.), 1946.** *La femme musulmane dans le droit, la religion et les mœurs*, Casablanca, Laporté, 264p.

**2.33. ROUGEMONT, (D.), 1962.** *L'Amour et l'Occident*, Paris, UGE.

**2.34. TASSOU, (K.),** "Variation sur le mythe du phallus dans l'écriture narrative togolaise", in *Les Femmes dans le processus littéraire au Togo*

**2.35. Ambroise TEKO-AGBO et Simon A. AMEGBLEAME, 1999.** (éds), Berh. Berlin. Bruxelles. Frankfurt am Main. New York. Wien, Peter Lang, 236p., pp. 161-183.

**2.36.** "Réception du roman *Le Miroir* de Yves-Emmanuel Dogbé par la critique de langue française", in *Journal de la Recherche Scientifique de l'Université du Bénin*, Lomé – Togo, Tome 4, (2000), Volume 1, 261p., pp 15-22.